

Le cerveau reptilien de l'aficionado

J'ai emprunté le titre de ma planche à un texte du philosophe Michel Onfray que vous devez certainement connaître. Dans ce texte, Michel Onfray explique que l'admiration (ou le plaisir) que l'on pourrait éprouver en assistant à un spectacle de corrida, serait du aux pulsations que génère notre cerveau reptilien.

Je ne voudrais pas, comme semblait le craindre un Frère, que les opinions divergentes que d'aucuns parmi nous pourraient avoir sur la tauromachie, puissent nous confronter dans cette notion, oh combien simpliste, « d'anti-corrida ou de pro-corrida ». Je n'ai pas pour autant l'intention de faire acte de tolérance à l'égard de certaines traditions.

Venons-en donc à ce fameux cerveau reptilien. Qu'à-t'il à voir comme le prétend Michel ONFRAY avec le fait que les aficionados semblent éprouver un réel plaisir à assister à un spectacle de corrida. Car, il est évident que la corrida s'inscrit avant tout, en spectacle.

Toutes les zones de notre cerveau seraient interconnectées. Nos comportements ne seraient donc pas régis de manière autonome par un territoire en particulier. Mais les recherches en neuroscience ont démontré que les actions ayant une tonalité morale mobilisent des aires fonctionnelles diverses. Notre cerveau serait organisé selon trois niveaux : un cerveau ancestral, qualifié de reptilien, dont la fonction principale serait d'assurer la survie de l'individu et de l'espèce, générerait donc les comportements de base (manger, boire, se reproduire, etc.). Le cerveau limbique, donnerait naissance aux émotions. Le cortex, nous permettrait de réfléchir, d'apprendre, d'émettre des jugements, d'imaginer, de se projeter dans l'avenir, etc.

Ce fameux cerveau reptilien serait donc le siège de nos instincts. Quelque part au fond de nous, il chercherait à concrétiser certaines de nos pulsions, notamment en fonction de ce que nous voyons. Incapable d'innover, une même stimulation produirait ainsi toujours le même effet qui sera par exemple conservée depuis des générations.

Le cerveau limbique entoure de cerveau reptilien. Son domaine est celui de l'affectivité. Il se laisserait facilement envahir par les émotions et serait imperméable à la logique.

Le cortex ou cerveau supérieur, nous distingue des autres mammifères. Grâce à lui, nous pouvons parler, analyser, classer, combiner, synthétiser des informations, résoudre des problèmes, faire preuve de stratégie, de décision, inventer... Il joue aussi un rôle primordial sur les fonctions nerveuses de base et des différentes modalités que sont la motricité, la sensibilité, la sensorialité, le langage et la mémoire. Il serait capable d'amortir les réflexes du reptilien, et n'est pas soumis à nos émotions générées par le limbique. Nos pulsions pourraient donc être contrôlées, modelées ou atténuées par le raisonnement.

Mais quelle relation dans tout cela avec la corrida et le plaisir que d'aucun aurait à assister à un tel combat organisé, présenté comme un art de combattre un animal, et d'applaudir des actes de violence ? Car violence il y a dans ce combat. La violence, c'est en effet porter atteinte à l'intégrité physique ou psychologique de tout être vivant pour dominer, causer des dommages ou la mort. Elle implique des coups, des blessures, de la souffrance ou de la douleur.

Comment peut-on dès lors être spectateur volontaire de la violence, de s'en satisfaire et de l'applaudir - d'y trouver une certaine forme de plaisir ou même d'admiration ? Etre spectateur volontaire de la violence et en éprouver une certaine admiration serait, toujours selon Michel ONFRAY, simplement provoqué par la stimulation du cerveau reptilien. L'aficionado ne chercherait nullement à faire usage de ses facultés de raisonnement ou de jugement. Il se laisserait au contraire emporter par l'euphorie d'une représentation dramatique.

De nombreux analystes scientifiques et de psychiatres réputés, ont clairement démontré que si l'homme peut être aussi réceptif à la violence, c'est parce qu'il répond à des instincts qui s'inscrivent dans l'inconscience qui aurait un effet cathartique dans la mesure où elle serait la représentation d'un conflit intérieur qui n'a pas trouvé d'autre mode d'extériorisation !

Ainsi, la catharsis est l'épuration des passions. Cette transformation de l'émotion en pensée, permettrait au spectateur d'une représentation dramatique de se « déjouer » et d'arriver à la banaliser au point de laisser apparaître une certaine forme de sadisme qui peut se transformer en méchanceté.

Quant aux enfants dont les parents les invitent à assister à ces spectacles de combat, seraient-ils incapables de faire la distinction entre le bien et le mal ? Ils subissent inconsciemment l'influence de leurs parents qui ont besoin de véhiculer un rite exutoire devenu plus important que la réalité.

Comment expliquer pourquoi l'homme peut-il être si fasciné par le sang, les armes, la violence au point de se satisfaire d'une pseudo image de puissance ou de courage, qui serait prétendument révélée par un homme vêtu d'un costume d'apparat qui n'a d'autre courage que celui d'asservir un animal déjà vaincu par la souffrance et les mutilations ? Cette forme de satisfaction ou d'attraction qui se plonge dans l'inconscient collectif d'un jeu macabre aux allures de fête, ne révélerait chez certains qu'un désir de puissance, de soumission dont ils seraient en fait dépourvus.

Pour Aristote, l'homme se distingue de l'animal parce qu'il est capable de subordonner ses envies à sa volonté, alors que l'animal y succombe par instinct.

L'ART

Pour les aficionados, la corrida est un art noble, opposant l'Homme à la bête ! Tout ne serait que beauté dans ce face à face de 20 minutes très codifié, au cours duquel le taureau subit toutes sortes de blessures jusqu'à ce qu'il succombe. Cette mise en scène d'un combat, est présentée comme une manifestation « artistique », derrière laquelle se cache la réalité de la souffrance et de la mort proposés en spectacle.

Mais de quel art s'agit-il ? L'art de la mise à mort ? L'art de faire agoniser dans son sang et la douleur un être animal qui n'a rien demandé, un être sensible, préalablement affaibli pour être vaincu - qui n'a même pas la capacité de comprendre ce qui lui arrive - qui n'a pas demandé à combattre mais que l'on éduquera pour le faire ?

Les aficionados feront dès lors souvent référence à l'art en citant Goya ou Picasso. Mais si l'on se doit d'apprécier et d'admirer ces artistes et leurs œuvres, on remarquera que certaines d'entre-elles liées à la corrida, sont une «simple» représentation artistique de l'homme face à la mort.

Il me semble que lorsque l'on parle d'art, on doit parler « d'œuvre ». Dans la corrida, je ne vois pas « d'œuvre », même au sens le plus philosophique du terme. Faire violence n'est pas un art, d'autant plus s'il y a souffrance, blessures ou mort. Cet art de faire souffrir et de donner la mort, on ne le trouve malheureusement que dans des actes aussi monstrueux que les tortures. Chez l'animal, cette notion de « faire souffrir » ou de « torture », n'existe pas !

Personnellement, je ne vois pas où est l'art ni l'esthétique de faire souffrir pendant vingt minutes un être sensible jusqu'à ce que mort s'en suive, en fanfare, et pour la satisfaction de foules excitées. Il n'y a pas d'art dans la "mise à mort sacrificielle". Car il s'agit bien ici de sacrifier un être vivant de façon méthodique.

La barbarie et la violence, c'est asservir le faible en vertu de sa supériorité intellectuelle ou physique. Mais de quelle supériorité intellectuelle pourrait-on parler, lorsqu'elle ne reflète que de l'exaltation, voire même de l'extase à chaque banderille plantée dans les muscles de ce soi-disant ennemi de l'homme ; cet homme qui l'a nourri et transformé pour en faire un animal de combat qu'il vendra à prix d'or.

Victor Hugo disait encore que : « *Torturer un taureau pour le plaisir, pour l'amusement, c'est beaucoup plus que de torturer un animal, c'est torturer une conscience* ». Et André Malraux, héros de la Résistance, dira que la corrida est : « *Le mélange d'un spectacle de cirque et d'une communion de sang* ».

CULTURE/ TRADITION

La tauromachie serait issue d'une tradition en France. Pourtant, cette pratique n'est pas l'apanage de la culture Française car son autorisation sur le territoire Français remonte au 19eme siècle et n'a de traditionnel que son propre mythe.

Aujourd'hui, nombreuses tradition se sont éteintes. Mais pour que le spectacle continue, l'homme a mis face à lui un combattant qu'il a élevé pour être vaincu. Et pour donner une raison d'être à ces combats savamment orchestrés, il transforme la corrida en tradition, sous le prétexte d'une complicité permanente, discrète, avec la mort, qui élèverait la tauromachie à la dimension d'un art. Un art que certains qualifient même de tragédie théâtrale.

Cette notion de tradition culturelle à laquelle le milieu de la tauromachie prétend s'attacher, est en vérité bien plus matérialiste. Les associations culturelles peuvent bénéficier d'importantes subventions, d'avantages fiscaux et d'une diffusion médiatique qui s'adresse à un large public, dont des enfants.

En occident, les jeux du cirque, les bûchers, les ordalies, l'esclavage, l'absolutisme royal, l'obscurantisme religieux, la torture, étaient des traditions. « *Faire reculer la tradition a toujours été la marque des esprits libres et éclairés qui soumettent à l'examen de leur raison les faits et les gestes des traditions* ».

Car « l'humanisme », c'est aussi le pouvoir de se soustraire au règne de la tradition. La « mort spectacle », ne doit pas être « offerte » au titre d'une « tradition ». Ce serait, pour moi du moins, perpétuer une tradition sordide qui laisse un goût amer, celui du sang !

Si l'on doit parler de culture, il me semble que celle-ci devrait plutôt nous tirer vers le haut, vers davantage d'humanisme et d'humanité.

Mais la volonté des aficionados est de lier la corrida au passé le plus lointain, de véhiculer un mythe devenu plus important que la vérité, et de transformer le combat en une coutume millénaire, voire en une caractéristique originelle et essentielle de l'humanité. Ainsi, la notion de mythe et de culturel avait permis d'imposer la corrida dans un pays supportant de moins en moins la violence publique envers l'animal.

Célébrer la victoire de l'homme sur l'animal dans l'inconscient collectif est quelques-uns des grands mythes ou le taureau représente la puissance et la fougue, le mâle impétueux.

Dans la symbolique analytique de Jung, le sacrifice du taureau représente le désir d'une vue de l'esprit qui permettrait à l'homme de triompher de ses passions animales primitives...Doit-on aussi faire allusion à Minotaure, le rejeton de Pasiphaé, retenu dans le labyrinthe de Dédale et à Thésée qui cloua avec son épée le Minotaure endormi ? D'autres encore invoqueront le culte de Mithra pour qui le sacrifice d'un taureau aurait sans doute un caractère salutaire et garantirait l'immortalité. On est bien loin de ces cultes ou mythes fasse à une réalité que l'aficionado se refuse de voir en face, qu'il se refuse d'admettre, car ses pulsions primitives lui donne une vue de l'esprit qui lui permet de cacher la triste vérité. Ne sommes nous pas, nous Franc-maçons, à la recherche de la vérité ? On ne peut se mentir à soi-même face à la réalité. C'est une question d'honnêteté, mais aussi de courage et d'abnégation.

LA CORRIDA ET LA PREPARATION

J'ai enquêté intensément sur la corrida, lorsque le rédacteur le chef du journal pour lequel je travaillais à l'époque, m'avait demandé d'étudier ce qu'elle était réellement. J'ai donc été témoin des scènes préparatoires qui consistent à préparer le taureau à subir les assauts répétés des « toréadors » ou autres « matadors ». J'ai entendu le profond gémissement du taureau dont on avait attaché solidement la tête contre une balustrade pour lui scier les cornes, aussi sensibles qu'une dent, pour les reconstituer ensuite avec de la résine.

Et pour en témoigner, je vous ai même apporté une copie de mon article qui a paru dans un hebdomadaire réputé sérieux et exigeant. Il m'avait valu à l'époque, des louanges de nombreux lecteurs, mais aussi de réelles menaces d'aficionados. Et je mets quiconque au défi de me prouver le contraire.

Le taureau de combat est une création artificielle de l'Homme. Biologiquement, il n'est pas un animal de combat. Il n'existe aucun animal au monde qui se batte pour le plaisir.

L'objectif de l'éleveur de taureaux destinés aux corridas, est de le rendre dangereux. En développant son agressivité, on en fait un combattant artificiel à qui on n'apprendra pas une seule fois les règles d'un combat et encore moins, d'agresser l'homme. Il ne s'attendra pas à en faire soudainement un ennemi.

Pour ce combat, il faut d'abord affaiblir l'animal afin de limiter les risques du matador. La grande majorité des matadors exigent d'ailleurs d'examiner le taureau avant de le

combattre. S'ils le jugent trop dangereux, ils en choisiront volontiers un autre. Christina Sanchez, qui fut un temps la coqueluche des arènes, avait un jour refusé de toréer car les cornes du taureau qu'elle devait combattre n'étaient pas assez raccourcies ; raccourcir les cornes fait perdre au taureau la notion des distances. D'autres « techniques sont parfois utilisées pour le rendre agressif ou l'affaiblir : enduire ses yeux de vaseline pour lui brouiller la vue, badigeonner ses pattes de térébenthine pour que les brûlures occasionnées force le taureau à avoir une démarche plus nerveuse.

Dès le début du spectacle, le picador assis sur un cheval, est chargé de mutiler le taureau en sectionnant les ligaments et les muscles releveurs et extenseurs de son cou pour l'empêcher de relever la tête. Avec la tête baissée, l'effet de bravoure sera conservé et il donnera l'impression de vouloir charger à tout moment. Les chevaux sont rarement épargnés dans cette parade sanguinaire. On aura pris soin de leur bander les yeux et de leur donner de la morphine pour qu'ils supportent la douleur infligée par les coups de cornes.

Il est malheureusement fréquent que des chevaux soient affreusement éventrés pour être finalement trainés, agonisants, en dehors de l'arène.

Viennent ensuite les *banderilleros*. Trois banderilles à l'aspect décoratif sont plantées entre les vertèbres de l'animal pour que la perte abondante de sang l'affaiblisse encore plus, et éviter qu'une hémorragie interne soit provoquée par les blessures du picador. Ces banderilles sont aussi appelées « *de castigo* » en espagnol ; ce qui se traduit par « *châtiment* ».

Vient alors le personnage central de la corrida qui entrera dans l'arène sous les acclamations du public : le matador (de l'espagnol *matar* : tuer). Il aura le « glorieux honneur » du troisième acte (*tercio*), dans la préparation de l'estocade pour achever un animal à moitié paralysé par la souffrance. Pour maintenir le public en haleine, il s'appliquera à exécuter la « *faena* » ; une série de passes avec la *muleta* (le leurre du tissu rouge). C'est le seul moment où aucune douleur n'est réellement infligée au taureau, mais qui continuera de l'affaiblir en lui imposant une grande dépense physique. Les figures et les passes donneront un effet de dextérité ou « d'esthétique » mais serviront surtout à désorienter le taureau jusqu'à ce qu'il démontre des signes d'impuissance et de fatigue extrême. Puis il reviendra au matador l'honneur de la mise à mort d'un animal déjà à moitié vaincu. S'il est adroit, un seul coup d'épée longue de 80 cm et légèrement courbée, sera plantée à 45° dans le cœur de l'animal. Le record de ces tentatives serait de 39 essais sur le même taureau. Si les grandes artères sont atteintes, le taureau agonise alors en vomissant d'énorme quantité de sang. Ce sera ensuite le coup de grâce qui sera donné, en utilisant un poignard de 10 cm planté au niveau de l'espace intervertébral. Le taureau sera ainsi paralysé sans pouvoir bouger les muscles respiratoires. Il meurt par asphyxie, étouffé par son propre sang.

LA SOUFFRANCE

Pour se donner une certaine bonne conscience, de nombreux aficionados prétendent que la libération d'endorphines occasionnée par les mutilations diverses signifierait que le taureau ne souffre pas. Mais les différentes recherches effectuées par des neurologistes mondialement réputés, ont démontré que les endorphines libérées en état de stress n'ont pas de pouvoir analgésique (Harbach *et al*, 2007). Ils ont qualifié d'« absurde » l'idée selon laquelle, les endorphines auraient un pouvoir analgésique, car que les études récentes

montrent au contraire que la production d'endorphines est l'indicateur de la souffrance endurée. Ces taureaux souffrent donc bien plus qu'on ne peut (ou ne veut) le croire.

D'autres études scientifiques réalisées par des personnalités reconnues du monde médical, notamment par un groupe de médecins vétérinaires de *l'Université Complutense* de Madrid, ou le *Centre hospitalier Paul Guiraud*, à 94800 Villejuif, ont été menées pour tenter de déterminer la souffrance de l'animal. Le résultat de ces études est sans appel : « *La décharge de grandes quantités de bêta endorphines détectées dans le sang du taureau après la corrida, sont la réponse normale d'un organisme soumis à une forte douleur et à un grand stress ; elles n'ont pour ainsi dire rien à voir avec la capacité des bêta-endorphines à neutraliser la douleur, c'est même tout le contraire* ».

Mais dans cette « tragédie théâtrale », il faut s'assurer de la continuité du spectacle. Le succès et la renommée du matador garantissent la vente des places et donc les revenus des organisateurs de corridas. S'il arrive qu'un matador soit blessé, même mortellement, cela reste excessivement rare (57 cas mortels dans le monde entier depuis le XVIIIe siècle).

Il est souvent inutile de chercher à convaincre certains aficionados qui semblent se refuser à toute explication qui serait contraire à leur manière de penser. Comme si les pulsions du cerveau reptilien avaient pris le dessus sur la raison.

Mais il faut être tolérant... Si la Franc-maçonnerie nous apprend à aimer notre prochain, à le respecter, à fraterniser, elle nous engage avant tout à nous opposer à tout acte de violence qui pourrait atteindre à l'intégrité physique ou moral d'un individu, d'un être vivant de chair et de sang, d'un être dit sensible et donc de l'homme ou de l'animal. Pour les aficionados, les opposants à la corrida ne laisseraient parler que leur cœur ; ce serait de la sensiblerie. Ce sont des phrases « type », des « clichés » que s'offrent les aficionados pour justifier leur passion. Certes, je parle avec mon cœur. Un Franc-maçon doit parler avec son cœur. Sinon, il devient étranger à toute notion de respect et d'amour.

CORRIDA et Franc-maçonnerie

La Franc-maçonnerie et la tauromachie, n'ont rien en commun. L'histoire, les approches « rituelles », le symbolisme, leurs visions respectives de la vie et de la mort, ne font que les lier dans le temps et dans l'espace de l'Humanité.

Pourtant, d'aucuns y trouveront quelques points communs dans une recherche symbolique entre la légende d'Hiram et le premier Tercio de la corrida qui est censé mettre en valeur la bravoure du « toro ». La vision du « toro » se retrouvant seul en piste, montrerait qu'il cherche la sortie comme Hiram cherchera la sortie du Temple devant les attaques des trois ouvriers (!?).

La planche d'un Frère révélait que *bien que nous soyons sensible à la symbolique, verser le sang, si cela fut jadis dans les rites, ne lui apparaissait désormais que comme un retour non à l'antique, mais aux bas instincts de l'homme (...)* « *Il me semble que la "mort" est à vaincre, non à donner, avait-il ajouté dans sa planche, (...) le thème du sacrifice devrait s'appliquer essentiellement à soi-même et vraisemblablement pas à coup de banderilles et d'épée!* »

Les aficionados convaincus ont leur propre vérité tout comme ceux qui s'opposent à tout acte de violence. Pourtant, si la Franc-maçonnerie se voue à la recherche permanente de la

Vérité, elle retombe progressivement dans le vice profane qui règne en maîtresse dans notre société.

N'en déplaise à certains aficionados Franc-maçons, je considère que la tauromachie est incompatible avec nos principes d'humanisme pour la simple raison que la violence à l'égard de quiconque, est abjecte et d'autant plus, si elle est érigée en spectacle. La violence révélera toujours, en effet, les bas instincts de l'homme.

La corrida réunit le combat inutile, la souffrance et la mort dans un jeu macabre aux allures de fête.

L'homme n'est pas au-dessus de la nature. Le respect de la nature et de la vie est un principe sur lequel chacun d'entre nous doit méditer.

Traiter les animaux inhumainement reflète toujours un manque de sens moral.

Pour Arthur Schopenhauer: « *le respect des animaux par l'homme est inséparable du respect des hommes entre eux* »

La corrida est bien une réelle mise en scène dans laquelle l'homme tourne l'animal en dérision. Une véritable tragédie qui a le goût du sang. Elle est le reflet de la violence et de la cruauté humaine à laquelle on associe gloire et apparat.

J'ai dit.

15/10/2014